

La souffle-bouteille

Paul Ruban

Numéro 150, septembre 2016

Persistance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83422ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ruban, P. (2016). La souffle-bouteille. *Moebius*, (150), 57–61.

PAUL RUBAN

La souffle-bouteille

Dodelinant de la tête, Mei-Lan poussait le chariot de supermarché à travers la neige vierge du trottoir. Le grincement des roues et le tintement de bouteilles vides perçaient le silence de ce quartier bobo de Toronto, où les signes de piasse se mêlaient aux flocons qui papillonnaient dans l'air en cette nuit de décembre.

Mais contrairement au père Noël – qui passerait quelques jours plus tard – cette vieillearde allait d'une maison à l'autre pour prendre, pas pour donner. Enfin, « prendre » est un mot bien fort puisqu'en fait, Mei-Lan ne récupérait que les bouteilles jetées dans les poubelles ou les bacs à recyclage rangés sur le côté de maisons toutes plus opulentes les unes que les autres.

Les déchets des uns sont les trésors des autres.

Puisque les proprios de ces manoirs buvaient des quantités invraisemblables d'alcool – notamment pour oublier leur hypothèque – la récupération de bouteilles dans ce quartier était devenu un secteur d'entrepreneuriat en plein essor. Une demi-douzaine de mamies d'origine chinoise, armées de caddies, de chariots et de sacs IKEA, se livraient à une véritable guerre de charognards pour accumuler le plus de bouteilles possible.

Les stratagèmes variaient selon la ramasseuse. Certaines misaient tout sur le matin même de la collecte des éboueurs de la Ville, lorsque le butin était sorti sur le trottoir et le grappillage, facile. D'autres espaçaient leurs rondes au cours de la semaine. Certaines écumaient les déchets en surface ; d'autres les passaient au peigne fin en y plongeant si profondément qu'on ne voyait dépasser que leurs petits pieds. Les plus hardies d'entre elles s'aventuraient à fouiller

les bacs cachés dans les cours arrière, ou à faire du porte-à-porte comme des Témoins de Jéhovah – indifférentes aux sourcils levés qui les attendaient sur le paillason – pour demander s'il n'y aurait pas d'autres bouteilles qui traînaient dans la maison.

Bien que la chasse aux bouteilles était un gagne-pain qui s'exerçait dans la solitude – pour ne pas dire l'opprobre social – les Chinoises se retrouvaient souvent au Magasin des alcools, grand temple de la consigne. Dix cents la canette de bière, vingt cents la bouteille de vin. C'est ici qu'elles jouaient des coudes pour placer leur cueillette précieuse sur une longue courroie transporteuse, qui l'acheminait vers un but mystérieux au-delà d'un rideau de lanières en caoutchouc.

Mais curieusement, Mei-Lan n'était jamais de la partie.

Ses rivales la voyaient sillonner furieusement le quartier avec un chariot qui semblait se remplir comme par magie. En dépit d'un bras gauche inerte qui pendait le long de son corps – souvenir d'un AVC qui l'avait frappée six ans plus tôt – cette septuagénaire était un talent redoutable dans l'art de la récupération. Elle cueillait les bouteilles vides comme on cueille des marguerites au printemps. Elle sautait les clôtures avec la souplesse d'une gymnaste roumaine. Elle remontait à la surface des bennes avec les cols de dix bouteilles vides enfilés sur chaque doigt. Ses pairs l'avaient même surnommée « Mei-Lan la Machine ».

Et pourtant, elle ne rapportait jamais ses bouteilles contre remboursement. Pour les autres ramasseuses, le sort que leur réservait Mei-Lan relevait du grand mystère.

Ce soir-là, alors qu'elle poussait son chariot sur le trottoir, Mei-Lan tomba sur un mirliflore chiquement vêtu, affalé dans un banc de neige. Ivre, le jeune homme massacrait à tue-tête le refrain d'une chanson pop du moment.

« Helloooo from the other siiiiiide... I must have called a thousand tiiiiimes... »

To tell you I'm soooooorry for everything that I've doooooone... »

Il leva le coude et prit une longue gorgée d'une bouteille de rosé qu'il tenait d'une main gantée. Mei-Lan

l'observa fixement, la tête penchée d'un côté. Elle repoussa les lunettes cul-de-bouteille qui reposaient sur son nez, puis lui adressa la parole.

— Je peux l'avoir quand t'as fini ?

— [iglou iglou iglou]... Hein ?

— La bouteille.

— Euh, je suppose que oui. Pourquoi ?

— Pour ajouter à ma collection. Je cherche cette bouteille-là depuis longtemps.

— Pas sûr de vous suivre.

— La bouteille que vous avez entre les mains, monsieur, n'est autre qu'une flûte à corset. Un vin provençal, sans doute. Peut-être un assemblage de grenache et de syrah. Nez riche, des notes de cassis et de pêches mûres. Robe claire et limpide. Belle longueur en bouche. Tanins souples. À la fois léger et complexe. Mais je me fiche de tout ça. C'est le contenant qui m'intéresse.

— Ah, bon. J'ai toujours été plus friand du contenu.

— Cette bouteille est rarissime. Regardez bien sa forme, comment le fût est bombé en plein milieu comme s'il avait des bourrelets d'amour.

— Je n'avais pas remarqué. Comme j'ai dit, contenu plus que contenant.

— Vous avez presque fini ?

— Attendez...

Le jeune poivrot porta de nouveau la bouteille à ses lèvres. La Terre s'arrêta de tourner, un instant, se distillant à ce goulot et aux dernières gorgées d'alcool qui coulaient dans son œsophage.

— Bon jusqu'à la dernière goutte, dit-il. Voilà, cocotte.

Aussitôt Mei-Lan se jeta sur la bouteille qu'il lui tendait et la rangea délicatement sous la toile de jute qui recouvrait son chariot, comme s'il s'agissait du Graal. Elle était sur le point de s'éloigner lorsque l'homme se mit à faire un ange dans la neige.

— Heille, j'peux vous poser une question ?

— Une question pour une bouteille, ça me semble juste.

— Qu'est-ce qui est arrivé à votre face ?

Mei-Lan avait arrêté de compter le nombre de fois qu'on lui avait posé cette question. Répéter qu'un AVC

lui avait tordu la moitié du visage était devenu banal, ennuyeux, au point où elle s'amusa désormais à inventer différentes histoires au gré de ses humeurs. Accident d'aspirateur. Piqûre de raie en faisant du snorkeling dans les Caraïbes. Électrocution causée par une brosse à dents électrique tombée dans le bain. Devant ce blanc-bec, la seule explication qui lui vint à l'esprit fut la suivante :

— J'ai trop frenché dans ma jeunesse. Sucrer la poire n'est pas sans risques.

Il arrêta brusquement de déployer ses ailes d'ange. Ses yeux s'écarquillèrent, inquiets. Mei-Lan esquissa un sourire à moitié arqué vers le haut, et disparut dans la nuit en poussant son chariot devant elle.

* * *

L'habit ne fait pas la ramasseuse.

Dès qu'elle fut rentrée chez elle – un manoir victorien en brique rouge coiffé d'un pignon pointu, dans le quartier de Cabbagetown – Mei-Lan passa vite sous la douche et s'enveloppa d'un peignoir de soie. Puis elle se versa un verre de vermouth, s'avachit sur le divan et composa un numéro de téléphone.

— Richard, tu ne vas pas me croire, mais j'ai trouvé la bouteille qui nous manquait, annonça-t-elle d'une voix ravie.

— Je n'en reviens pas. Tu as réussi à dénicher une flûte à corset ? C'est absolument ma-gni-fi-que.

— Remplis-la. J'arrive tout de suite.

Une demi-heure plus tard, Richard van der Beurse sonna à la porte. C'était un homme de haute taille, au nez en bec d'aigle dans un visage de tortue, avec une tignasse blanche en bataille. Musicologue érudit et organiste dans une paroisse du quartier, il était surtout un ami de longue date de Mei-Lan. Quand elle ouvrit la porte, ils s'embrassèrent affectueusement.

— Viens, lui dit-elle. On va descendre au sous-sol.

Mei-Lan alluma la lumière. L'escalier en colimaçon qui y menait fut soudain baigné des lueurs chatoyantes d'une mer tropicale. Ce miroitement provenait de

centaines de bouteilles bigarrées, attachées les unes aux autres de manière à former un gigantesque instrument de musique, à mi-chemin entre l'orgue et la flûte de pan. Les bouteilles, chacune remplie d'eau à un niveau différent, étaient de formes variées. Il y avait des champenoises, des bourguignonnes, des mignonnettes, des dames-jeannes. Les bouteilles fines et allongées du vin de glace du Niagara. Les bouteilles carrées du whisky du Tennessee et de la liqueur d'amandes d'Italie. Des bouteilles trapues de rhum vénézuélien. Des bouteilles de martini, au galbe sensuel, des bouteilles rondettes de schnapps à la pêche. Du Curaçao en forme de larme. Du triple sec, en cloche. On y trouvait même une bouteille de tequila en tête de mort.

Après l'avoir remplie d'eau aux trois quarts, Mei-Lan posa délicatement la flûte à corset entre deux bouteilles de Jägermeister.

Elle se pencha au-dessus de sa nouvelle trouvaille et souffla timidement dans le goulot. La note produite était aiguë, pure et aérienne. Un sourire béat se dessina sur les lèvres de Mei-Lan.

— On l'a, notre sol dièse mineur harmonique, lui dit Richard en souriant à son tour. On s'essaie ?

La vieillarda hochait vivement la tête.

Elle retroussa les manches de son peignoir et s'inclina devant une partie de l'instrument ; Richard s'installa devant l'autre. Il s'improvisa chef d'orchestre, la main levée pour donner le signal de départ. Les amis se regardèrent un long moment, en silence, puis gonflèrent leurs poumons.

Et au moment même où ils soufflaient vie dans la pièce rendue entière, bien loin de là, six pieds sous la terre de Bavière, l'ombre d'un sourire effleura le crâne édenté du compositeur.